

New York

mis en scènes

Jean-Michel Frodon



SOMMAIRE

<i>Introduction : Skyline et taxis jaunes</i>	9
La ville cinéma	13
Woody et Marty	13
Des îles et des ponts	14
New York et l'Amérique	17
Quand la ville change...	19
Multiple Manhattan	23
Le réel et l'imaginaire	26
Symphonie d'une grande ville	26
L'œil de Wiseman	28
Fictions documentées	29
Une fiction... réaliste	30
New York <i>underground</i>	33
<i>Iranian Touch</i>	36
Le rêve révélateur	37
La vérité par l'artifice : le <i>musical</i>	39
Le fantastique voit clair	41
La ville violente	43
Des racines discrètes	45
La porte pour les immigrants	47
Communautés et gangstérisme	48
Les mafias... la Mafia	49
<i>Black Matters</i> , et les autres	54
Impitoyable finance	57
<i>September 11</i>	59

Les hauts lieux...	62
Un jeu sans fin	62
La Statue de la Liberté	64
L'Empire State Building	67
Greenwich Village	71
Central Park	72
<i>Épilogue : Le souffle de la ville</i>	76
Cartes	81
150 ans d'une ville en cinq plans ...	82
Cinq arrondissements reliés par des ponts	83
La Statue de la Liberté et Ellis Island	84
Le sud de Manhattan	86
L'Empire State Building	88
Le centre de Manhattan	89
Le nord de Manhattan	90
Central Park	91
<i>La Cité sans voiles</i> de Jules Dassin	92
Le New York de Martin Scorsese	94
Le New York de Woody Allen	96
Quelques lieux du <i>Parrain 1</i> et <i>2</i> à New York	98
Le Brooklyn de Spike Lee	99
Index des films	101
Index des réalisateurs	114
Index des lieux	120
Table des illustrations	124

Introduction

SKYLINE ET TAXIS JAUNES

Donc, forcément, les trois minutes et quarante-quatre secondes qui ouvrent *Manhattan* de Woody Allen. Forcément cette succession de plans montrant sans ordre des lieux célèbres et des images comme prises au hasard dans les rues de New York, en toutes saisons, mais dans un noir et blanc qui immédiatement les élève au rang d'icônes.



Et aussi, sur un solo de clarinette, les hésitations de la voix *off* de Woody Allen tentant d'écrire les premières lignes de son livre, c'est-à-dire d'écrire la passion du personnage principal (lui-même, évidemment) pour la métropole de la côte Est.

Il se reprend plusieurs fois, avant de parvenir à un triomphal « *New York was his town and it always would be !* », « New York était sa ville et le serait toujours ! », déclaration d'un amour éternel que magnifie une succession d'autres images menant à un feu d'artifice et au finale de *Rhapsody in Blue* de George Gershwin éclatant en cuivres fiévreux. Mais ni le personnage ni le spectateur ne sont beaucoup plus avancés pour autant. C'est que New York est à la fois trop évident et beaucoup plus compliqué. Cela est vrai de la ville, et plus encore de son rapport décisif, unique, avec le cinéma.

Si New York est, avec Paris, la ville la plus filmée au monde, New York City – NYC pour les amis – est, sans comparaison où que ce soit, *la* cité par excellence en phase avec le cinéma. Arriver à New York c'est entrer dans un film, un film qui n'existe que dans sa tête, un film composé des réminiscences d'innombrables plans, quelle que soit la cinéphilie de chacun, l'étendue et la diversité de ses références.

Cela tient à une myriade de souvenirs plus ou moins précis qu'on se plaira à retrouver sur place. Mais cela tient d'abord à la ville elle-même. À pied, en voiture, en métro, en fiacre ou à bord d'un ferry, on peut dire que, à cause du cinéma, toute vue à New York est une image *de* New York, sans qu'il soit besoin que soient visibles la Statue de la Liberté, l'Empire State Building, Central Park, Times Square ou le pont de Brooklyn.

Il suffit d'un signe. Il suffit même d'une ombre, celle de la *skyline* unique au monde, pour affirmer que le récit se situe dans « la Grande Pomme », même s'il s'agit le plus souvent de décors de studio. Il suffit d'un taxi jaune dans une rue pour que,

Comme certains lieux de la ville, de nombreuses salles de cinéma new-yorkaises ont, elles aussi, disparu. Il faut dire que la cinéphilie s'y est depuis un quart de siècle bien réduite, comme le déplorait Susan Sontag dans un article du *New York Times* demeuré célèbre¹. Sans être entièrement faux, le constat était exagérément pessimiste. Beaucoup de hauts-lieux de l'amour du cinéma des années 1960 à 1980 ont effectivement fermé. Mais le Lincoln Center, le MoMA, le Museum of the Moving Image, l'indispensable Anthology Film Archive fondé par Jonas Mekas ou la BAM (Brooklyn Academy of Music, qui a également une programmation de films) sont toujours là. Tout comme l'historique Film Forum de Houston Street, ainsi que de nouvelles salles privées, que ce soit le Metrograph ou le Quad. De futurs émules de Woody Allen pourront encore y emmener leurs conquêtes voir des films d'auteurs du monde entier, quitte à affronter un spectateur mal embouché comme dans la file d'attente du Beekman (détruit en 2005 mais réouvert un peu plus loin sur la 2nd Avenue) dans *Annie Hall*.



1. « *The Decay of cinema* », 25 février 1996.

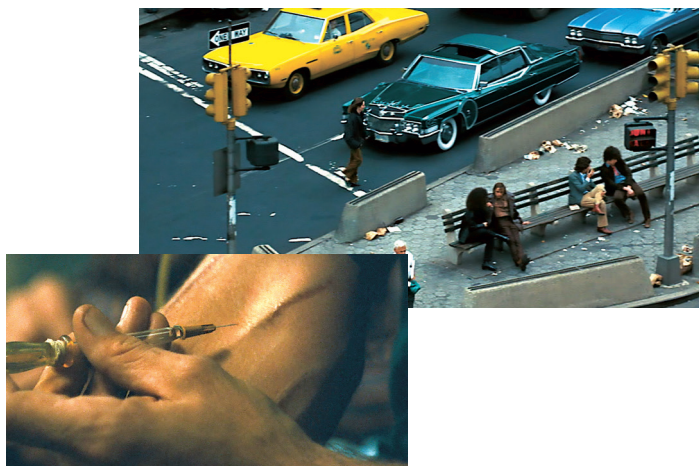
Multiple Manhattan

Si, dans son ensemble, le rapport au temps de NYC est complexe, Manhattan est à lui seul d'une extrême diversité – même si sa gentrification tend à réduire peu à peu les écarts sociaux. Le cinéma en a largement témoigné. De *L'Homme de la rue* de Franck Capra en 1941, évoquant les suites de la Grande Dépression, au documentaire sur les laissés-pour-compte du rêve américain *On The Bowery* de Lionel Rogosin en 1956, puis avec l'affrontement entre communautés stylisé par *West Side Story* de Robert Wise et Jerome Robbins en 1961.



La proximité entre Harlem et le chic Upper East Side ou entre le quartier bohème de Greenwich Village et le centre mondial de la finance qu'est Wall Street en sont des illustrations. Le cinéma garde les traces de ces univers différents, sinon opposés, dont il inscrit la mémoire et les archétypes.

Adaptation fidèle du grand roman de Don DeLillo, le film de David Cronenberg *Cosmopolis* (2012) présente ainsi une traversée complète de la société américaine contemporaine en suivant une unique rue new-yorkaise, la 47th Street, d'Est en



Pas plus que tous les Italo-Américains n'ont partie liée avec la Mafia (y compris au cinéma : souvenons-nous de *La Fièvre du samedi soir*, qui est aussi un portrait de la communauté du quartier de Bayridge à Brooklyn), les Italiens n'ont évidemment pas le monopole du gangstérisme – dans la réalité comme au cinéma. Un des plus grands films de gangsters jamais réalisés (par un Italien), *Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone, a pour personnages des membres de la pègre juive, elle aussi très active dans les années 1920-1960. Elle est évoquée également par Coppola dans *Le Parrain 2*.² *L'Année du dragon* de Michael Cimino concerne la mafia chinoise, les trois premiers films de James Gray (*Little Odessa* en 1994, *The Yards* en 2000 et *La Nuit*

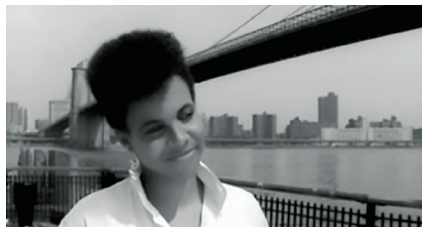
2. La communauté juive new-yorkaise est aussi le cadre de nombreux films sans liens directs avec les mafias – ainsi la trilogie de Raphaël Najdary, *The Shade* (1999), *I Am Josh Polonski's Brother* (2001), *Apartment #5C* (2002).

nous appartient en 2007) se déroulent au contact de la mafia russe, tandis que les gangsters noirs sont les protagonistes de nombreux films, depuis l'époque de la « blaxpoitation », avec *Cotton Comes to Harlem* d'Ossie Davis (1970) et *Les Nuits rouges de Harlem* de Gordon Parks (1971), jusqu'à *American Gangster* de Ridley Scott en 2007.

***Black Matters*, et les autres**

La violence liée aux Noirs est loin d'être limitée au seul domaine du gangstérisme dans une ville qui a connu de nombreuses émeutes suscitées par le racisme et les formes modernes de ségrégation. À l'écran, le thème de la condition des Noirs, y compris dans la cité libérale du Nord qu'est New York, abonde. Sur le plan historique, c'est sans doute *Ragtime* de Milos Forman (1981) qui en a donné l'évocation la plus saisissante. Si l'essentiel de l'action se déroule dans la grande banlieue (à New Rochelle), c'est bien à New York, sur Madison Avenue, qu'est située la Morgan Library prise en otage par le héros noir victime du racisme et combattu par le vieux shérif blanc James Cagney.

Plus contemporaine, l'œuvre de Spike Lee est, pour l'essentiel, consacrée à la situation des Noirs. Les deux films qui ont établi sa position de figure de proue d'un cinéma afro-américain



combattif et moderne, *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête* (1986) et *Do the Right Thing* (1989), ne se déroulent pas à Harlem comme on le croit souvent, mais à Brooklyn, dans

La fabrication de la scène reconduit cette duplicité : elle a bien été filmée à l'adresse indiquée, elle l'a même été des dizaines de fois, Wilder multipliant les prises... pour le plus grand bénéfice des photographes convoqués pour l'occasion, et accourus par dizaines. À l'écran, on ne verra pourtant que fort peu de ce qui a été enregistré dans la rue : le cadrage retenu, assez serré, ne montre que le bas des jambes de Marilyn. En outre, la séquence a été retournée en studio, et les plans du film résultent d'un mélange – indiscernable – des deux séries de prises de vue.



N'importe, grâce au montage, grâce surtout aux photos beaucoup plus explicites qui ont circulé partout et au dessin de l'affiche, tout le monde « voit » bien plus qu'il n'est montré – ce qui est précisément le thème central de *Sept ans de réflexion*. Dès lors, on comprend mal que Wilder ait ensuite renié son film, se plaignant d'avoir été empêché par la censure de suivre le déroulement de la pièce de Broadway dont le film est l'adaptation. Dans la version scénique, l'homme marié couchait avec

la starlette – adultère proscrit à l'écran par le code Hays, en tout cas dans le cadre d'une comédie.

C'est justement tout l'intérêt du film d'être entièrement consacré au fantasme, à l'imaginaire sexuel et de transgression focalisé sur la projection désirante de « l'imaginatif » Richard qui, littéralement, « se fait un film » autour de *the girl*, cette pure icône érotique sans nom qui, est-il glissé ironiquement, « pourrait être Marilyn Monroe ». Difficile de faire plus clair en matière de convergence entre fantaisie et réalité.

Cette séquence, évidemment absente de la pièce, est précieuse et finalement très juste. En effet, ce coït qui ne saurait avoir lieu réellement entre le petit éditeur puritain qui gagne sa vie en produisant du fantasme sexuel pour l'industrie du loisir et cette voisine surgie de nulle part ailleurs que de son subconscient installé à l'étage supérieur de son immeuble, cette pénétration virtuelle se produit bien. Elle a même lieu sous nos yeux, et à deux reprises – avec la deuxième fois le frisson du préliminaire des papiers animés par le courant d'air.



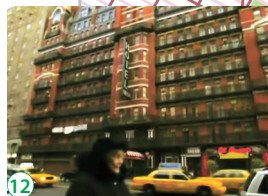
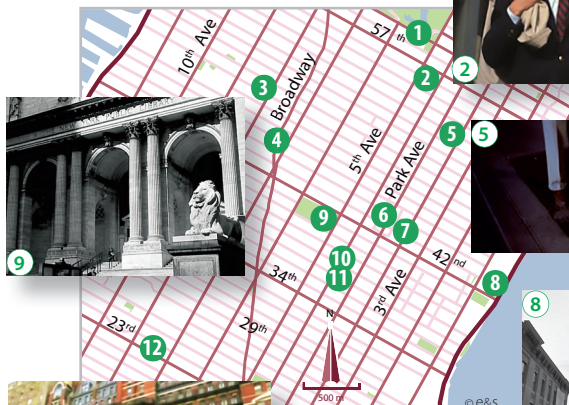
L'Empire State Building



- 1 *King Kong* (M. C. Cooper et E. B. Schoedsack)
- 2 *Elle et lui* (Leo McCarey)
- 3 *Un jour à New York* (S. Donen et G. Kelly)
- 4 *La Cité sans voiles* (Jules Dassin)

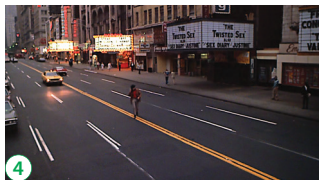


Le centre de Manhattan



- 1 Plaza Hotel** (768 5th Avenue)
King of New York (Abel Ferrara)
- 2 Tiffany & Co.** (727 5th Avenue)
Diamants sur canapé (Blake Edwards)
- 3 Copacabana night-club** (268 West 47th St)
French Connection (William Friedkin)
- 4 Times Square**
Macadam Cowboy (John Schlesinger)
- 5 Bouche d'aération Lexington Ave/52th St**
Sept ans de réflexion (Billy Wilder)
Voir épilogue page 76
- 6 Grand Central Terminal** (89 East 42nd Street)
La Mort aux trousses (Alfred Hitchcock)
L'Impasse (Brian De Palma)
Marathon (Amir Naderi)
- 7 Chrysler Building** (400 Lexington Avenue)
Armageddon (Michael Bay)
Cremaster 3 (Matthew Barney)

- 8 ONU** (United Nations Plaza, 1st Avenue - 46th Street)
La Mort aux trousses (Alfred Hitchcock)
Deux hommes dans Manhattan (J.-P. Melville) – **8**
- 9 New York Public Library** (5th Avenue - 42nd Street)
Le Port de la drogue (Samuel Fuller) – **9**
Le Jour d'après (Roland Emmerich)
- 10 Consulat de Pologne** (233 Madison Avenue)
Eyes Wide Shut (Stanley Kubrick)
- 11 Morgan Library & Museum** (225 Madison Ave)
Ragtime (Milos Forman)
- 12 Chelsea Hotel** (222 West 23rd Street)
Chelsea Girls (Paul Morrissey et Andy Warhol)
9 semaines 1/2 (Adrian Lyne)
Sid & Nancy (Alex Cox)
Léon (Luc Besson)
Chelsea Hotel (Abel Ferrara) – **12**





La Cité sans voiles de Jules Dassin



© espaces & signes

New York 1948...



... une femme a été retrouvée assassinée dans la baignoire de son appartement du 52 West 83rd Street.



... pour rejoindre le commissariat de Chelsea, au 230 West 20th Street, où il retrouve l'expérimenté lieutenant Muldoon.



L'enquête les conduit du côté de Norfolk Street, dans le Lower East Side...

... où ils localisent finalement l'assassin qui, traqué, prend la fuite...



Le jeune détective Halloran quitte son paisible domicile du 86-17 30th Avenue, dans le Queen's...



... et se réfugie dans les structures du Williamsburg Bridge où il est finalement abattu par les policiers.



Le New York de Martin Scorsese



1

Who's That Knocking at My Door ?, 1967

Elizabeth Street (Little Italy) où grandit Scorsese

Mean Streets, 1973

Volpe bar, 25 Cleveland Place (aujourd'hui fermé) : lieu de rendez-vous de Charlie et de sa bande

Mulberry Street : fête de la communauté italienne à l'occasion de la San Gennaro (en septembre)



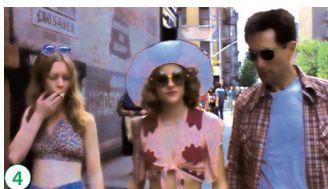
3

Taxi Driver, 1976

204 East 13th Street : Travis rencontre la jeune prostituée Iris

« You talkin' to me ? » (« C'est à moi que tu parles ? »)

Columbus Circle : Travis assiste au meeting du candidat Charles Palantine



4

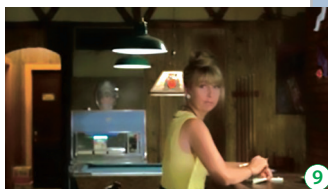


5



6





7 Raging Bull, 1980
116 East 14th Street : Gramercy Gym,
où Jake LaMotta s'entraîne avec son frère Joey

8 La Valse des pantins, 1982
1633 Broadway : devant le Paramount Plaza,
où travaille Jerry

9 After Hours : Quelle nuit de galère, 1985
308 Spring Street : Terminal Bar (aujourd'hui disparu),
où Paul se réfugie

10 Les Affranchis, 1990
Copacabana night-club, 268 West 47th Street :
Henry Hill y invite sa fiancée
11 40 Little West 12th Street : le cadavre de Frankie
Carbone est retrouvé dans un camion frigorifique

12 Gangs of New York, 2002
Columbus Park (Chinatown) : affrontements entre
gangs en 1846

13 Le Loup de Wall Street, 2013
North Cove Marina : le FBI rend visite à Jordan
Belfort sur son yacht



